

BATAILLE DE DORKING,

—
INVASION DES PRUSSIENS EN ANGLETERRE.

(Suite.)

L'artillerie ennemie se mit bientôt à tonner. Nous ne pouvions pas voir les pièces, mais nous entendions le sifflement des obus au-dessus de nos têtes, et le bruit sec qu'ils faisaient en éclatant un peu plus loin. Je ne saurais guère vous dire ce qui s'est passé depuis ce moment. Quelquefois, quand je m'efforce de me rappeler cette scène, il me semble qu'elle n'a duré que quelques minutes ; je sais pourtant que quand nous étions étendus de notre long sur le terrain, nous pensions que l'heure n'avancait pas ; nous regardions les artilleurs manœuvrer leurs pièces, tirant sans discontinuer sur cet ennemi toujours invisible, ne s'arrêtant pas un seul instant, sauf quand, de temps en temps, on entendait un bruit mat, et on voyait tomber un homme que deux ou trois de ses camarades emportaient aussitôt derrière les lignes. Le capitaine ne caracolait plus autour de la batterie, je ne sais ce qu'il était devenu. Deux de nos canons cessèrent de tirer pendant quelque temps, ils avaient été endommagés. Sur ces entrefaites arriva un général d'artillerie. Je le vois encore. C'était un bel homme, aux traits prononcés, à moustaches noires, et la poitrine couverte de décorations. Il paraissait furieux de l'interruption de la canonnade.

“ Qui commande cette batterie ? ” s'écria-t-il.

— “ C'est moi, sir Henry, ” répondit un officier que je n'avais pas encore remarqué.